

Loup Verlet : Avenir climatique et désir d'analyse

Il y a exactement trente ans de cela, Hans Jonas avait très bien vu (cf. : *Le Principe Responsabilité*¹, que la poursuite de la croissance des pays les plus riches conduisait à l'épuisement rapide des combustibles fossiles et il espérait que cet épuisement agirait comme un signal d'alarme avant que le réchauffement global dû à l'effet de serre ne prenne une ampleur dramatique. Il n'en a malheureusement pas été ainsi. Alors que plus de la moitié des réserves de pétrole et de gaz a été consommée, le prix de ces ressources précieuses reste incroyablement bas, preuve de l'aveuglement des marchés. Mais cet aveuglement est aussi le nôtre dans la mesure où nous refusons d'ouvrir les yeux et de nous mobiliser pour œuvrer à la solution du problème climatique. Car ce problème concerne à brève échéance la survie de l'humanité telle que nous la connaissons. Il ne supprime pas les problèmes qui nous assaillent tous les jours, mais il les surplombe et ne peut être remis au lendemain.

Il est vrai que l'urgence du problème que pose la dégradation de notre environnement est dissimulée par l'« inertie » du système climatique : nous ne percevons pas directement l'effet des émissions actuelles de gaz à effet de serre (GES), car elles se mêlent à toutes celles qui s'accumulent depuis les débuts de l'ère industrielle. Mais, malgré cette inertie, les signes inquiétants se multiplient dont la fonte des glaces partout dans le monde nous donne un exemple : la banquise arctique fond à toute vitesse, remplaçant des surfaces claires qui réfléchissent le rayonnement solaire par des mers sombres qui l'absorbent et se réchauffent ; le pergélisol du grand nord se dégèle en dégageant d'importantes quantités de méthane et de gaz carbonique ; les glaciers du Groenland glissent vers la mer beaucoup plus vite que prévu, contribuant ainsi à la hausse du niveau des mers ; les glaciers de montagne reculent à peu près partout, en particulier dans l'Himalaya où se trouvent les ressources en eau de la Chine et de l'Inde. Pour peu que nous acceptions de surmonter notre inertie propre et de passer quelques heures à nous documenter², nous ne pouvons que mesurer les risques qu'entraîne la poursuite de la politique actuelle de laisser-faire énergétique. La menace qui pèse sur nous est celle, toute proche, d'un changement irréversible du système climatique qui rendra brutalement la planète inhospitalière à l'espèce humaine. Quelques centaines de millions d'êtres humains pourront sans doute survivre (dans des conditions très difficiles), mais sûrement pas la dizaine de milliards qui est prévue pour la fin du siècle.

Les sombres perspectives que j'évoque ici ont des précédents dans l'histoire. Comme l'a montré Jared Diamond³, plusieurs sociétés se sont condamnées à disparaître faute d'avoir réussi à modifier un mode de vie qui détruisait leur environnement. C'est ainsi que les Vikings, venus de Norvège au Xe siècle, ont transporté leurs traditions au Groenland. N'ayant pu s'adapter au

¹ Hans Jonas (1979), *Le Principe responsabilité*, Cerf, 1991, p. 253

² Le livre de Jancovici et Grandjean, *C'est maintenant ! 3 ans pour sauver le monde* (Seuil) est un peu irritant dans la forme, mais très stimulant dans le fond. L'étude de Jouzel, Lorius et Raynaud, *Planète blanche* (Odile Jacob), est l'œuvre de climatologues réputés : elle fait l'état de nos connaissances et se lit comme un roman policier. Le site de J.M. Jancovici, www.manicore.com, a un contenu riche et sûr. Le site www.adretclimat.org relate les travaux du collectif informel dont je fais partie.

³ Jared Diamond, *Effondrement*, Gallimard (Essais), 2006

refroidissement survenu quelques siècles plus tard, ils ont péri jusqu'au dernier. Mais le changement climatique actuel diffère de celui qu'ont connu les Vikings parce que les dommages faits à notre environnement touchent la terre entière et qu'ils ne peuvent donc être corrigés que par des mesures politiques globales. C'est dire que l'urgence climatique sur laquelle j'ai insisté se double d'une urgence politique née de la nécessité d'éviter le désastre qui se profile si l'inertie humaine triomphe. Ne serait-ce que parce que d'ici 2012 les accords de Kyoto doivent être généralisés, retravaillés et étendus à l'ensemble des acteurs majeurs de l'économie mondiale afin de diviser au moins par deux d'ici 2050 les émissions mondiales (sur la base de ce qu'elles étaient en 1990). Cela implique une négociation très difficile, une réinvention des institutions internationales, une mobilisation des économies nationales, un effort largement accru d'aide aux pays les plus pauvres (et les plus prolifiques) qui sont les premiers menacés.

Vous savez comme moi combien sont problématiques les négociations en cours concernant le climat. Il est probable que, faute d'un engagement ferme des États-Unis (qui, avec moins de 5 % de la population mondiale, sont responsables du quart des émissions), aucun accord contraignant ne sera conclu. Un tel échec aura des conséquences catastrophiques si, partout dans le monde, les citoyens ne se mobilisent très vite pour obtenir avant 2012 un accord contraignant.

J'ai raisonné jusqu'à présent comme si l'urgence climatique était aussi certaine que l'ébullition d'une casserole d'eau soumise au feu d'une gazinière. Or, alors que l'on observe de mieux en mieux les effets du changement climatique en cours, les prévisions concernant l'avenir reposent sur l'utilisation de modèles informatiques de plus en plus nombreux et sophistiqués, mais impliquant nécessairement une marge d'erreur. Cette marge est d'autant plus importante que le changement climatique à venir soumettra notre environnement à des contraintes inédites et donc difficiles à quantifier. On peut observer que, alors que les prévisions faites par les modélisateurs ont été autrefois accusées d'être alarmistes, elles apparaissent aujourd'hui, face aux observations récentes, comme exagérément conservatrices : il n'y a donc pas de biais systématique dans les prévisions informatisées du climat.

L'impossibilité de prévoir avec certitude l'avenir climatique se reflète dans les marges d'erreur assez importantes qu'indiquent les climatologues dans leurs publications⁴. Cette incertitude est très largement utilisée pour montrer qu'il est urgent de ne rien faire. Nous arrivons ici à un point crucial de mon exposé. J'observe que la décision de se mobiliser pour lutter contre le changement climatique et celle de refuser de le faire reposent sur deux paris dont l'opposition ne peut être tranchée par des non-spécialistes. **Par contre, on peut (et on devrait) examiner, pour les deux options, ce qui se produirait si le pari que font les uns et les autres, c'est-à-dire chacun d'entre nous, était un pari perdu.**

Quelle est d'abord la conséquence majeure d'une éventuelle erreur faite en faisant confiance aux climatologues qui réclament collectivement une réduction importante et continue des émissions de GES dues à la combustion des réserves fossiles ? Cette erreur serait bénigne puisqu'elle conduirait à économiser plus radicalement qu'il n'aurait été nécessaire des ressources fossiles non renouvelables dont nous savons qu'elles sont en voie d'extinction.

⁴ Voir à ce sujet les très intéressantes précisions fournies par Jouzel et Al. (op. cit.) pp. 236-238.

Le pari opposé, celui de l'inaction, aurait des conséquences infiniment plus graves. Elle entraînerait l'émission immodérée de GES dont on décrèterait allégrement l'innocuité. Mais si l'on admet quand même que l'ensemble des climatologues professionnels ont une chance appréciable d'avoir raison, on reconnaît que l'abstention revient à jouer à la roulette russe l'avenir de l'humanité. Est-ce que, devant l'énormité de l'enjeu, cela ne vaut pas la peine de réfléchir un peu avant de s'abandonner au déni ?

J'en termine avec notre responsabilité citoyenne. Elle est essentiellement politique. Elle ne peut être renvoyée à plus tard. C'est dans les toutes prochaines années que l'avenir se jouera. Si vous croyez que j'exagère, écoutez ce que déclarait le 3 septembre dernier Ban Ki-Moon, secrétaire général de l'ONU : « Notre pied est bloqué sur l'accélérateur et nous nous dirigeons tout droit vers l'abîme. » L'urgence politique s'exprime par un choix binaire.

Ou bien, d'ici 2012, un accord international est obtenu, ce qui implique un renforcement des institutions internationales, une plus grande solidarité avec les pays les plus pauvres et un changement profond de notre mode de vie.

Ou bien, ce qui est malheureusement possible, l'accord sur le climat n'a pu se faire et, dans ce cas, il est vraisemblable que nous aurons en même temps un changement climatique dévastateur et une lutte généralisée pour l'appropriation des ressources en voie de raréfaction.

Pour aborder le problème que nous pose le changement climatique du point de vue de la psychanalyse, j'ai décidé de m'appuyer sur *Un trouble de mémoire sur l'Acropole*⁵ sans avoir perçu consciemment, au moment d'écrire l'annonce, combien allait se montrer fructueuse ma relecture de ce texte. L'interprétation que j'en donnerai repose sur des notions que j'ai développées en détail dans *Chimères et Paradoxes*⁶ (voir notamment le chapitre XIII) et qui seront retravaillés dans *L'autre inconscient*, livre à paraître en collaboration avec Dominique Delaunay dont le contenu est exposé dans notre séminaire de cette année.

Un trouble de mémoire sur l'Acropole a été écrit en 1936. Se présentant comme une lettre adressée à son ami Romain Rolland, ce texte de Freud relate une expérience qu'il avait faite par en 1904 à l'occasion d'un voyage en Grèce avec son frère Alexander qui avait dix ans de moins que lui. Pressés par le temps, les deux frères entamaient un court séjour à Corfou lorsqu'ils rencontrèrent un ami qui leur conseilla de profiter du bateau qui partait dans l'après-midi pour Athènes et les ramènerait à Corfou cinq jours plus tard. Munis de ce conseil, ils discutèrent longuement de l'impossibilité de le suivre tout en se dirigeant vers le port où, contrairement à leurs résolutions explicites, ils achetèrent des billets et s'embarquèrent pour Athènes.

Rappelons-nous du contexte politique dans lequel se place l'écriture de la lettre à Romain Rolland. Ce rappel est d'autant plus nécessaire que Freud s'adresse à un interlocuteur dont il connaît l'attitude militante, laquelle s'est manifestée par un pacifisme actif pendant la guerre de 14-18 et ressurgira dès 1933 par sa condamnation sans appel de la politique antisémite des nazis qui viennent

⁵ *Un trouble de mémoire sur l'Acropole* (1936), in S. Freud, *Résultats, idées, problèmes II*, PUF.

⁶ Loup Verlet, *Chimères et Paradoxes*, Cerf, 2007. *L'autre inconscient* sera l'objet du séminaire que je donnerai cette année avec la collaboration active de Dominique Delaunay.

d'arriver au pouvoir : « une telle politique, écrit-il alors dans un appel public⁷, est un crime non seulement contre l'esprit humain, mais contre votre propre nation. Vous la saignez d'une grande partie de ses énergies, mais vous lui faites perdre l'estime de ses meilleurs amis dans le monde. » La même année est inauguré en Allemagne le terrible camp de Dachau, prototype de ceux qui allaient suivre (Buchenwald ouvrira en 1937). Et c'est à ce moment-là que les nazis entreprennent l'aryanisation de la psychanalyse allemande.

C'est aussi en 1933 que, face à la crise économique et politique, le chancelier Dollfuss suspend le Parlement autrichien et instaure une dictature de type fasciste. Dollfuss est assassiné par les nazis en juillet 34. Un autre dictateur lui succède, Schuschnigg, qui tentera de négocier avec les hitlériens, mais sera renversé (et emprisonné) lors de l'*Anschluss* du 11 mars 1938. Freud est toujours en Autriche et ce n'est que grâce à diverses protections, notamment celle de l'ambassadeur des États-Unis et, surtout peut-être, celle de son amie la Princesse Marie Bonaparte, forte de sa réputation, de ses relations et de sa fortune généreusement dépensée, qu'il sera exfiltré le 4 juin 1938 avec plusieurs de ses proches dont son épouse et sa fille Anna. Mais il laissera derrière lui quatre sœurs qui périront dans les camps.

Je n'entends pas dénoncer l'attitude de Freud parce que l'extermination des Juifs en tant que Juifs était, à son époque et dans son milieu, proprement impensable (mais non, j'y reviendrai, la montée du fascisme, du nazisme et de l'antisémitisme dans son propre pays). Ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est de m'appuyer sur *Un trouble de mémoire* pour m'interroger, en analyste, sur notre propre façon de fermer les yeux sur les menaces qui guettent l'humanité au cas où, comme ce fut le cas pour les Vikings du Groenland, les forces de l'inertie triomphent.

Depuis l'abandon par Freud de la théorie traumatique des névroses et de son adoption d'un seul inconscient, l'inconscient refoulé régi par le principe de plaisir, le rôle de la réalité extérieure dans la psychanalyse est devenu problématique. Tout au long de son élaboration de la psychanalyse, Freud a eu tendance à minimiser le rôle de la réalité socioculturelle et à la réduire à son interprétation. Il est vrai que, pour nous comme pour nos patients, la réalité que nous percevons est réfractée par notre subjectivité. Mais il ne revient pas au même de nous en tenir à une vision subjective de la réalité extérieure ou de prendre pour acquise et de partager avec nos patients la certitude que cette réalité existe en elle-même et qu'elle fait partie du travail que nous faisons avec eux.

Or, ce que Freud a entrevu sur l'Acropole, c'est à quel point l'accès à la réalité que nous percevons était fragile. Nos cousins chimpanzés ou bonobos ont, sitôt après leur naissance, une expérience immédiate du monde extérieur : ils circulent, il se cognent, ils manipulent, ils jouent. Il n'en va pas de même avec l'être humain qui ne possède un puissant cerveau que parce qu'il naît prématuré. Il ne sort que progressivement d'une quasi symbiose avec la « mère » qui le nourrit, le prend dans ses bras, lui parle et répond à ses sourires. La réalité extérieure n'apparaît que par défaut,

⁷ Parue le 21 mai 1933 dans *Die Kölnische Zeitung*.

à travers les défaillances plus ou moins bien tempérées de la good enough mother de Winnicott auquel, bien évidemment, je me réfère⁸.

Dans sa dernière œuvre, *Jeu et Réalité*⁹, Winnicott décrit l'individu comme « engagé dans cette tâche humaine interminable qui consiste à maintenir, à la fois séparées et reliées l'une à l'autre réalité intérieure et réalité extérieure (p. 7) ». Processus sans fin puisqu'il s'agit de s'affronter au *paradoxe anthropologique* qui nous constitue comme animaux parlants. Nous ne pouvons en aucune manière quitter le corps matériel sensible qui nous constitue comme sujet de nos perceptions et pourtant nous pouvons, par la pensée, nous élever au-dessus du monde et, à partir de cette position de surplomb, nous apercevoir en tant qu'objets du monde parmi beaucoup d'autres objets avec lesquels nous interagissons¹⁰.

Or l'affrontement du *paradoxe anthropologique* suppose que l'espace des représentations accessibles à l'animal parlant est creusé de deux trous, autrement dit qu'il y a deux inconscients correspondant à deux processus psychiques différents. Ces deux inconscients sont clairement distingués et montrés dans un schéma que Freud explique dans une lettre à Fliess du 6 décembre 1896 (et que je commente dans *Chimères et paradoxes*, p. 134). Un an plus tard, Freud abandonnera l'universalité de l'origine traumatique des névroses pour celle de l'Œdipe, ce qui aboutira à la première topique. À côté de l'inconscient *refoulé* (inconscient II du schéma) régi par le *principe de plaisir*, un *autre inconscient* (appelé inconscient I dans CP).

La présence et la nature de cet *autre inconscient* sont restées largement inexplorées par Freud. Lacan a repéré, dans l'analyse de *l'Homme aux loups*, le terme de « rejet » (*Verwerfung*) qui décrit le mécanisme constitutif d'un *autre inconscient* qui, pour tout ou partie, échappe à la prise du langage et est supposé relever de la psychose. La nécessité de reprendre complètement la question apparaît avec la découverte sensationnelle faite par Freud de la compulsion de répétition dans *l'au-delà du principe de plaisir* de 1920. Malheureusement Freud verse la répétition systématique du traumatisme du côté de la mort alors qu'elle doit aussi être vue comme une tentative de sortir de la répétition en réussissant à « faire avec » ce qu'on subissait jusque-là.

On peut aisément comprendre pourquoi l'événement que relate la lettre à Romain Rolland a surpris Freud au moment où il est survenu et qu'il a été « oublié » pendant longtemps. Il s'agissait, nous dit-il (p.221), d'une expérience « que j'ai faite moi-même il y a de cela une génération – c'était en 1904 – et que je n'avais jamais comprise depuis ». Cette expérience, continue Freud, « m'est sans cesse revenue en mémoire ces dernières années sans que je puisse en voir la raison. » Mais, engagé dans l'écriture d'un souvenir partiellement partagé avec son frère Alexander, plus jeune que lui de dix ans, il se rend compte que la même différence d'âge le sépare de son ami dont son texte fête le soixante-dixième anniversaire. Freud constate que son trouble de mémoire constituait « une tentative pour refuser une portion de réalité » (p. 224), mais que, puisqu'il s'agissait d'une réalité

⁸ Soulignons que la notion de mère juste assez bonne est paradoxale puisqu'il est exclu d'en donner une définition précise : ses défaillances progressives ne peuvent se prescrire.

⁹ D. W. Winnicott (1971), *Jeu et Réalité*, trad. Monod et Pontalis, Gallimard, 1975.

¹⁰ Traduire *Das Ich* par *le je* a l'avantage de maintenir en tension l'article *le* qui objective et *je* sensible et parlant, comme *l'ego* du *cogito* de la deuxième *Méditation* de Descartes qui confond le sentir et le penser.

plaisante, il s'agissait d'un « comportement paradoxal ». Il avait précisé auparavant quelle était la nature du paradoxe auquel il s'était trouvé confronté sur l'Acropole. Il a ressenti à ce moment-là qu'il avait affaire à un « dédoublement de la personnalité » (p. 227), comme s'il abritait deux personnes qui ne s'accordaient pas : « la première personne qui manifestait son sentiment se distinguait beaucoup plus nettement qu'il n'apparaît d'ordinaire d'une autre personne qui, elle, enregistrerait la manifestation et toutes deux étaient étonnées » (p. 223). Les deux termes du *paradoxe anthropologique* – sentir ce qu'on perçoit, penser ce qui est aperçu – se sont trouvés juxtaposés et opposés alors que, dans la vie courante, on se contente d'aller de l'un à l'autre sans s'interroger, comme le relate Freud, dans les *Nouvelles Conférences*¹¹.

Pour aller plus loin dans l'analyse du texte de Freud et en montrer le lien avec le problème crucial de changement climatique, je me heurte à une double difficulté. L'une est pratique : il me faudrait résumer *Chimères et Paradoxes* en quelques phrases ce qui est impossible. L'autre difficulté est qu'en préparant mon exposé, je me suis exposé une fois encore au paradoxe impensable qui me constitue comme animal parlant. J'ai été envahi par une paralysie accablante qui m'a fait craindre de ne pas être prêt pour vous parler. Fort heureusement, j'ai trouvé un remède approprié en décidant de vous faire part d'une double expérience :

1/ celle de la constitution d'une part majeure de mon *autre inconscient*

2/ celle du travail d'équipe dans lequel je suis engagé pour lutter contre sur le changement climatique dont seul le caractère collectif me permet de penser l'urgence.

1/ Une part importante de la constitution de mon *autre inconscient* est en gros dicible. Il se trouve que mon père a été activement engagé dans la résistance. Je comprends très bien qu'il ait gardé pendant l'occupation un silence complet sur ses activités et sur les circonstances de l'adoption d'un enfant juif qui fait toujours partie de ma fratrie. Mais ce silence a persisté jusqu'à sa mort, il y a une vingtaine d'années, à la manière d'un tabou. Ce qui, pour moi, ne pouvait ni se dire ni se penser s'est traduit par des passages à l'acte intempestifs qui n'ont pu se résoudre dans le cadre de l'analyse classique, mais qui m'ont rendu de plus en plus attentif aux trous créés dans le psychisme de mes patients par les traumatismes qu'ont subis leurs ancêtres pendant la dernière guerre ou pendant les guerres coloniales qui ont suivi. Je reviendrai avec Dominique Delaunay sur l'extension de l'autre inconscient qui ne se limite pas à l'héritage des guerres récentes. Mais, j'y insiste : lorsque, en analyste, nous abordons l'autre inconscient de nos patients, c'est avec nos propres failles que nous travaillons, ce qui réclame impérativement que nous partagions notre travail analytique avec des collègues qui ont la même pratique que nous. Cette exigence s'exprime par le *principe de responsabilité dialogale* (hommage rendu à Hans Jonas) gouvernant un *processus quaternaire* qui est nécessairement collectif.

2/ C'est à travers mon impossibilité de penser l'urgence climatique sans être engagé dans une action collective que j'ai abouti au *processus quaternaire*. Ceux d'entre vous qui ont participé, il y a trois ans, à mon séminaire sur l'inertie ont bien dû s'en apercevoir. Ce n'est qu'au terme de ce séminaire que j'ai décidé de m'intéresser à l'excellent rapport de la mission parlementaire sur l'effet de serre et que j'ai pu persuader quelques-uns de mes amis du petit collectif informel *Adret* de participer à une

¹¹ Le passage en question est cité et discuté dans CP, p. 218.

enquête sur le travail de cette mission. Les responsables de ce rapport, le président PS et la rapporteure UMP, avaient compris la nécessité, pour avancer, de former un groupe qui, au-delà des divergences politiques, serait solidaire quant au but à atteindre : diviser par quatre les émissions françaises d'ici 2050. Notre travail, passionnément poursuivi, s'est matérialisé sous la forme d'un petit livre qui reste actuel¹². Avec le collectif Adret renouvelé, nous avons entrepris un nouveau travail portant sur les emplois nombreux et divers qu'ouvrirait une politique sérieuse de lutte contre les émissions de GES¹³. L'enquête à laquelle nous nous livrons nous fait rencontrer quelques-uns des nombreux précurseurs d'une mobilisation qui reste à faire ; et ces rencontres avec des personnes qui sont toujours engagées dans un travail collectif, sont passionnantes, fructueuses et réconfortantes.

Je reviens, pour terminer, au *trouble de mémoire sur l'Acropole*. Freud a pu alors éprouver une sorte de « folie à deux » qui, bien qu'elle participe de l'*autre inconscient*, sera interprétée en 1936 comme s'il s'agissait de l'inconscient refoulé : l'« incident sur l'Acropole » n'était rien d'autre que l'expression d'« un sentiment de piété » filiale, puisque, rappelle-t-il, « notre père avait été négociant, il n'avait pas fait d'études secondaires, Athènes ne signifiait pas grand-chose pour lui. »¹⁴

Pour déclencher l'expérience qu'il a vécue sur l'Acropole, Freud a eu besoin de la présence de son frère, de dix ans son cadet. Et il remarque d'entrée de jeu que son ami Romain Rolland auquel il écrit a lui aussi dix ans de moins que lui. Mais, puisque la lettre de Freud se termine par l'évocation de son père Jakob, il faut se rappeler que celui-ci avait également un « frère cadet de dix ans »¹⁵.

Né comme son frère aîné en Galicie, à la frontière de la Pologne et de l'Ukraine, Josef Freud fait partie d'une famille juive qui n'a cessé de se déplacer pour fuir les persécutions. Après un passage à Freiberg en Moravie (il s'agit de l'actuelle Slovaquie où Freud est né), les deux frères se sont retrouvés à Vienne. C'est là que Josef a été arrêté, en 1866, pour trafic de fausse monnaie et où il a écopé de dix ans de travaux forcés. En arrière-plan du rêve, il y a aussi l'image du Juif véhiculée par l'antisémitisme chrétien, mais que l'oncle Josef est venu alimenter. Les dix ans dont il est question dans *Le trouble de mémoire* se retrouvent ainsi dans le passé de la famille Freud, mais aussi, en compagnie de Romain Rolland dont il est l'aîné de dix ans. Faisant partie de l'intelligentsia autrichienne, Freud n'arrive pas à imaginer consciemment (qui le pouvait d'ailleurs ?) que les persécutions du passé reviendraient poussées à l'extrême. Mais son autre inconscient exprime en sous-main une inquiétude qu'il partage visiblement avec Romain Rolland. Et, quand il note que le souvenir de l'Acropole lui est revenu « ces dernières années », on ne peut que penser à tous les événements survenus depuis 1933.

C'est là qu'intervient l'attitude politique de Freud dont ses héritiers (dont nous sommes) ont largement hérité : la réalité extérieure dans lequel il était plongé était aussi consistante et pressante que celle que nous vivons avec le péril climatique : c'était, je l'ai rappelé, l'instauration du

¹² Adret, *Le Changement climatique : aubaine ou désastre*, Cerf, 2007.

¹³ Titre provisoire : *Les métiers du climat*.

¹⁴ Freud (1936), op. cit. p. 236.

¹⁵ Dictionnaire international de psychanalyse, I, 648, note d'Alain de Mijolla.

fascisme en Autriche en 1933, l'assassinat de Dollfuss par les nazis en 1934, le rapprochement de la dictature autrichienne avec le nazisme qui devait aboutir à l'*Anschluss* en 1938. Je mettrai en contraste la passivité de Freud face à ces événements avec l'activité d'un autre Juif autrichien athée, Viktor Weisskopf qui, en tant que responsable de la physique théorique au MIT, fut mon maître pendant deux ans (1953-55) lors de mes débuts dans la recherche.

Ayant trouvé un poste en Autriche après son initiation chez Bohr à Copenhague et chez Pauli à Zurich, Weisskopf comprit immédiatement la signification politique du coup d'état de Dollfuss et l'impossibilité où il se trouvait de lutter contre. Il accepta alors l'offre que lui fit un de ses collègues soviétiques avec qui il fonda un journal de physique qui continua à exister, mais sans les noms de ses fondateurs. Il discerna bien vite (comme Freud l'avait fait pour son compte) le caractère totalitaire et meurtrier du stalinisme. Il réussit alors, avant les grandes purges, à quitter l'Union soviétique pour les États-Unis. Il participa pendant la guerre à la construction de la bombe atomique, parce qu'il pensait, avec d'autres chercheurs venus d'Europe, que les physiciens restés en Allemagne, très en pointe dans les recherches nucléaires, risquaient de développer la bombe et de la livrer à Hitler.

Aussitôt après la guerre, Weisskopf quitta les recherches militaires pour fonder l'*Union of Concerned Scientists* qui réussit à élaborer, avec des collègues scientifiques, l'accord de Pugwash qui, en établissant une communication directe, dite « téléphone rouge », entre les gouvernements soviétique et américain, contribua à éviter un conflit nucléaire pendant la guerre froide. L'*Union of Concerned Scientists* est toujours très active et consacre aujourd'hui l'essentiel de ses efforts à lutter contre le réchauffement climatique.

